17 AOÛT 1982

Joséphine et Antigone

A Mamoune qui a fait vivre pendant près de 110 ans la Sablière.

\*

A mon père Thanh Hai, un jour peut-être j’écrirai ton histoire.

*RETOUR AU PAYS*

Jeune, j’ai quitté ma maison,

vieillard j’y reviens.

Mon accent est le même

mais mes tempes sont grises…

Mes enfants me regardent sans me reconnaître

Et demandent en souriant

« D’où vient l’étranger ? »

*Ho Chechang*

*(Traduction Patricia Guillermaz)*

Mercredi 12 janvier 2022

Lyon

Bonjour Monsieur Nguyễn,

Je ne sais trop comment commencer ce mail. Cela fait déjà plusieurs mois que je pense à vous écrire, je n’osais pas me lancer. Me voici enfin assise dans le grand fauteuil de la véranda, le soleil me chauffe les pieds, mais je m’égare pardon. Je peux peut-être me présenter afin que vous compreniez mieux qui je suis. Je m’appelle Julia Chemille, j’ai 48 ans, (bientôt 49). Je suis la petite-fille de Jacques d’Anjou. Ce nom vous évoque-t-il des souvenirs ? Je l’espère…

J’ai grandi dans la région lyonnaise, dans le château de mon grand-père, le château de la Sablière. Vous devez certainement vous demander pourquoi je vous écris. Je ne suis moi-même pas certaine de le savoir, je crois que j’avais besoin de me remémorer ces événements de l’été 1982, ou était-ce 1983 ?

C’était un été très chaud ! J’étais assise dans la véranda, je bouquinais tranquillement. Grand-père était parti depuis une bonne heure à présent, je crois qu’il était allé faire des courses. Et en cette belle journée d'août vous êtes arrivés. On m’avait informé de votre venue: “Tu sais ils ne parleront pas français mais ils auront ton âge. Il faudra que tu sois très gentille avec eux, que tu leur souris. Ils seront fatigués mais seront contents si tu souris. Tu seras gentille Julia ? Dis moi, tu joueras avec eux ?”

Je crois que j’ai été gentille, du moins, je l’espère. Je vous ai beaucoup souri aussi. Vous aurez sûrement pris peur : une jeune fille, à peine 10 ans, des trous dans les dents, un sourire, plus large que la bouche, dessiné sur les lèvres au feutre indélébile. Je parlais peu mais je souriais. Ah ça oui je souriais ! Grand-père ne pourra pas me reprocher cela. J’étais heureuse d’avoir de la compagnie.

J’espère ne pas vous ennuyer avec ce mail mais c’est que je suis comme une enfant de vous savoir le lire. Cela remonte à si longtemps et il me semble que c’était hier. En espérant une réponse de votre part, je vous laisse. J’ai repris la lecture d’un livre de cet été 1982, *Le labyrinthe de l’inhumain.*

A très vite je l’espère,

Julia

Paris, le 20 mars 2022

Très chère Madame Chemille,

Ou peut-être puis-je vous appeler Julia ?

Pardonnez cette réponse tardive. Votre mail était tout à fait inattendu et m’a rappelé de nombreux moments passés dans le château de votre grand-père. Il y a bien longtemps que je ne me suis pas plongé dans ces souvenirs. Peut-être ma mémoire me joue-t-elle des tours ? Mais il me semble que ces événements remontent à une trentaine d’années.

Pour tout vous dire, votre visage m’échappe, bien que celui de votre grand-père m’apparaisse comme au premier jour. Mais je me souviens de vous, de votre prénom, de cette jeune fille, à peine plus âgée que moi. Elle était assise sous la véranda du château - peut-être est-ce la même sous laquelle vous m’écrivez… - le jour où nous arrivâmes à la Sablière. Alors que la vieille 4L de l’UNICEF nous déposait dans la cour du domaine, à l’ombre des vieux platanes, elle avait levé les yeux de son livre, un ouvrage à la couverture cornée et jaunie à force d’être passé de mains en mains - des mois plus tard, je le tins moi aussi dans les miennes, avec une pensée pour cette jeune fille fascinée par ce *Labyrinthe de l’inhumain*. En y repensant, je me demande si elle ne nous prit pas pour des inhumains. Lorsque nous échangeâmes un regard, notre petit groupe fut effrayé par cette petite française, à la peau ivoire, toute vêtue de blanc. Mais si nous, nous fûmes surpris, qu’en était-il pour elle ? Trois gamins, d’une dizaine d’années, maigres, la peau brûlée par le soleil et asséchée par le sel de l’océan… Que pouvait-elle donc bien en penser ?

Je m'égare quelque peu, mais je n’épiloguerai pas plus. J’oubliais seulement ce pourquoi je vous écris : je vous remercie pour cette photo, prise à notre arrivée, en ce 17 août 1982. Il y a bien longtemps que tous les clichés de cette époque ont été perdus. Et il y a bien longtemps que j’aurais dû renouer avec mon passé.

Ecrivez-moi si le cœur vous en dit, je serai ravi de dialoguer avec vous, avec les souvenirs de cette époque qui nous lie.

Bien à vous,

Sinh

Mardi 3 avril 2022

Marseille

Bonjour Sinh,

Je me permets de vous appeler Sinh, j’ai toujours trouvé ce prénom magnifique. Je voudrais d’abord vous remercier pour votre mail, il a égayé ma semaine. Je dois ensuite vous avouer que je n’ai pas été complètement sincère dans mon premier mail. Je vous avais initialement écrit pour vous annoncer la mort de mon grand-père, Jacques d’Anjou, mais je n’ai finalement pas eu le cœur de vous le dire. Il n’a pas souffert, c’est tout ce que nous a dit le médecin. Il est mort de vieillesse, dans son sommeil. Une belle mort pour un bel et grand homme.

Nous n’avons que peu parlé de l’été où vous êtes arrivés, avec grand-père. Il était toujours très ému quand quelqu’un évoquait le sujet. Un jour pourtant, il s’est assis à mes côtés : “Tu t’en souviens Julia ? Tu étais jeune, eux aussi et pourtant ils semblaient avoir déjà tellement vécu. Plus que nous tous. Mais ils n'avaient pas peur, il ne faut pas avoir peur, sinon on ne vit plus.” Pendant les trois heures qui ont suivi nous nous sommes remémoré votre venue, nous avions tout deux été particulièrement marqués par la détermination dans vos yeux. Vous aviez une soif immense de savoir, d’aventures, de rencontres. Je n’ai pas le souvenir de jeunes garçons effrayés, pourtant qu’est-ce que vous deviez l’être.

Je me suis toujours demandé ce que vous étiez devenus. Êtes-vous retournés au Viet Nâm ou avez-vous construit votre vie en France ? Avez-vous témoigné ou préférez-vous garder le silence ? Les *boat-people* c’est comme cela que l’on vous nomme. Nombreux sont les témoignages du drame que vous avez vécu et nombreux sont ceux que j’ai lus.

Je vous inonde de questions, pardonnez-moi. C’est que je suis particulièrement intéressée par ces événements et que j’aimerais en apprendre plus.

Au plaisir de vous lire à nouveau.

A bientôt,

Julia

Grenoble, le 17 avril 2022

Très chère Julia,

C’est avec le cœur lourd et empreint de tristesse que j’ai lu votre dernier mail. Je ne vous présenterai pas de sincères condoléances. J’ai toujours haï cela. Les gens se perdent sans cesse dans leurs lamentations peu sincères pour des personnes qu’ils croyaient ou disaient connaître mais dont ils ignoraient même le prénom. Non, je me refuse à cette mascarade. J’espère que vous ne m’en tiendrez pas rigueur. J’ai une autre vision de la mort : pour moi, l’on ne disparaît de la Terre qu’une fois que les derniers vivants qui se souvenaient de nous s’éteignent. Peut-être le savez-vous déjà, mais il est dans notre tradition d’honorer nos ancêtres dans notre foyer pour qu’ils demeurent éternels. Ainsi, vous me voyez peiné de la disparition de votre grand-père, et je n’ose imaginer votre douleur, mais peut-être vous apporterai-je une consolation en vous affirmant qu’il demeurera toujours dans votre cœur.

Oublions provisoirement notre tristesse et repensons aux moments bienheureux partagés avec ce grand homme que fut Jacques d’Anjou. Je vais répondre aux multiples interrogations que vous m’adressiez dans votre dernier mail, mais avant cela, il me paraît important de souligner, bien que vous le sachiez d’ores et déjà, le rôle que votre grand-père joua dans ma vie, dans nos vies, comme un dernier hommage. Grâce à lui, nous pûmes construire notre futur, ou plutôt reconstruire notre futur. Grâce à lui, je rencontrai un couple qui devint ma nouvelle famille. Grâce à lui, je me rendis à l’école. Grâce à lui, je suis donc devenu en partie qui je suis aujourd’hui.

Pour en revenir à vos interrogations, je suis resté en France depuis cet été 1982. Pourtant, je peux vous assurer qu’à l’origine, cela paraissait plus que compromis. Laissez-moi vous raconter une petite anecdote. C’était quelques semaines après notre arrivée. Passée la première surprise de la découverte du froid, je m’étais quelque peu habitué à ce pays nouveau qu’était la France. Je me souviens d’un soir au château, nous étions aux côtés de votre grand-père dans le salon - il me semble que vous n’étiez pas là -, la télévision diffusait les nouvelles du jour lorsque le drapeau soviétique apparut à l’écran pour annoncer la mort de Brejnev. En ce 11 novembre 1982, je pris peur soudainement, tout comme mes deux compagnons : étions-nous en réalité dans un régime communiste alors que je fuyais justement cela ? Bien vite, votre grand-père s’aperçut de notre effroi et comprit pourquoi notre sang s’était glacé. Il lui fallut deux bonnes heures pour nous calmer bien que nous restâmes méfiants dans les jours qui suivirent.

Cela vous semble sûrement risible, et avec le recul, je raconte cela avec un léger sourire. Mais à l’époque, le communisme était ma bête noire. J’en arrive donc aux raisons de mon départ. Une nuit, je devais avoir six ans environ, je fus forcé de partir de chez moi et de fuir chez ma grand-mère. C’est ici que débuta mon périple. Mon père était un fervent opposant au régime, il m’aurait été impossible de faire de bonnes études dans ce pays contrôlé par le parti. En l’espace de quelque temps - peut-être un ou deux ans -, l’on décida de mon départ pour la France. Je vous épargne le récit d’une traversée morcelée, des temps vécus dans les camps de réfugiés en Malaisie et les rencontres que l’on peut faire en mer. Toujours est-il que je finis par arriver, à l’âge de dix ans, à la Sablière, en France, pays qui devint mon pays d’adoption.

Cela répond donc à l’une de vos questions : je suis resté en France après mon séjour auprès de Jacques d’Anjou. J’ai aujourd’hui construit ma vie ici et j’y ai bâti ma famille. Il m’est arrivé de retourner au pays pour revoir ma mère et le reste de ma famille mais cela n’eut lieu qu’à quelques reprises. J’y étais d’ailleurs il y a quelques années avec ma fille et ma compagne. Mais vous savez, lorsque l’on part très jeunes, les attaches à notre pays s’effacent avec le temps. Les souvenirs demeurent mais la langue et la culture disparaissent peu à peu de nos habitudes. Beaucoup d’entre nous ont témoigné : des romans, des autobiographies, il y en a eu un grand nombre. Chacun ajoute sa pierre à l’édifice pour construire notre histoire d’un exil, l’histoire de notre exil. Seule la littérature peut permettre cela. Réunir nos voix singulières en un chœur multiple. Personnellement, je ne me suis jamais plongé dans ce travail. D’ailleurs, vous êtes l’une des rares personnes à qui je parle de mon passé. N’est-ce-pas ironique ? Je vous connaîs à peine, et pourtant je vous écris quelques bribes de mon histoire. Peut-être est-ce grâce à cette année 1982 qui nous lie, je ne sais pas. Quoiqu’il en soit, ma fille a ce projet de raconter son histoire familiale, donc la mienne, de l’écrire en un roman. J’ignore si cette démarche aboutira mais peut-être nous trouvons-nous à la racine d’un nouveau témoignage ? Seul le temps nous le dira.

J’ai beaucoup parlé aujourd’hui. Mais je m’aperçois que je ne sais encore rien de vous. J’ignore si vous êtes toujours dans la région lyonnaise mais que diriez-vous d’une rencontre autour d’un café ?

Avec toute mon amitié,

Sinh

Dimanche 1er mai

Quelque part entre Marseille et Lyon

Cher Sinh,

Merci pour ce dernier mail. J’aime à penser qu’une part de mon grand-père est finalement toujours à mes côtés. Il aurait été heureux de nous savoir en contact et touché d’apprendre qu’il a pu jouer un rôle important dans votre vie. Après votre départ, il ouvrit un centre d’accueil pour les réfugiés au château. Votre histoire l’avait bouleversé. Elle a eu un impact fort dans ma vie également. Et de lire aujourd’hui vos mails me rappellent cette période et me font réaliser beaucoup de choses, notamment avec la situation actuelle.

Il y a de cela quelques jours, j’ai animé des activités pour de jeunes enfants ukrainiens qui, depuis leur fuite du pays, vivent sur un bateau amarré dans le port de Marseille. Les plus jeunes ne réalisent pas forcément ce qui leur arrive mais les plus âgés, eux, comprennent parfaitement. Ils sont dans un pays dont ils ne connaissent rien, pas même la langue. Ils ont quitté leurs parents, leur école, leurs amis, en bref ils ont dû abandonner toute leur vie. En lisant votre témoignage, je prend conscience que, dans 30 ans, ces jeunes seront des adultes, ils auront probablement construit leur vie en France. Qui sait s’ils auront eu l’occasion de retourner en Ukraine, de retrouver leur famille, ne serait-ce que de les revoir quelques instants.

Vous aviez dix ans en arrivant en France, aujourd’hui vous avez construit toute votre vie ici, une famille, des amis, un travail. A dix ans, on découvre la vie mais surtout on commence à construire de vraies relations autour de nous. De savoir tous ces enfants abandonnés par leurs parents, contre leur gré, me fend le cœur.

A dix ans, tu construis des souvenirs, tu sais ce que tu as mangé la veille au soir, tu te souviens du prénom de ta maîtresse de quand tu avais sept ans, tu gardes dans un placard le doudou qui t’accompagnait partout mais tu commences à être grand et tu veux que les gens autour de toi le sache, donc tu le ranges, pas trop loin quand même. Quand ton enfant à dix ans, tu te dis “ouf plus que huit ans avant la majorité”, tu ris et puis tu pleures un peu aussi parce que tu le réentends dire ses premiers mots, tu le revois faire ses premiers pas. Quand ton enfant à dix ans, tu te revois à dix ans, “ah que le temps passe vite”. Tu imagines la vie qu’il aura, lui qui grandira à tes côtés.

Comment explique-t-on à un enfant que “ces gentilles personnes sont tes nouveaux parents” ?

Pardonnez-moi je commence à m’emporter. Merci d’avoir accepté de rouvrir une porte de votre passé pour me raconter un bout de votre histoire. Je suis heureuse de savoir que votre enfant souhaite témoigner pour vous. Les témoignages, c’est tout ce qu’il restera de notre passage sur Terre, les seules traces qui témoigneront de notre présence. Enfin… Je ris de l’absurdité de l’Homme : “Témoignez c’est important, pour ne pas reproduire les mêmes erreurs, pour ne pas oublier !”. En l’espace d’un siècle, c’est trois génocides qui ont été reconnus comme tel par l’ONU. En cent ans, c’est donc environ 9 millions de morts.

On ne réécrira pas l’Histoire aujourd’hui mais pourquoi pas autour d’un café ! J’accepte avec joie votre proposition. J’ai hâte d’en apprendre plus sur vous et votre famille, et évidemment de vous parler de la mienne.

A très bientôt et avec toute mon amitié,

Julia